



LÉON BOUSSARD

Alan Seeger

et son rendez-vous avec la mort

J'ai un rendez-vous avec la Mort, à quelque barricade disputée, quand le Printemps reviendra avec son ombre bruissante et que les fleurs de pommier volteront dans l'air ! J'ai un rendez-vous avec la Mort quand le Printemps ramènera les beaux jours azurés !

Il se peut qu'elle prenne ma main et me conduise vers son ténébreux domaine, qu'elle close mes yeux et suspende mon souffle. Il se peut que je passe encore auprès d'elle. J'ai un rendez-vous avec la Mort sur le versant déchiqueté de quelque colline délabrée quand le Printemps reviendra faire son tour cette année et qu'apparaîtront les premières fleurs des prés.

Dieu sait qu'il serait meilleur d'être étendu au creux des coussins dans la soie et le duvet parfumé où l'amour palpite en un bienheureux sommeil, poulx contre poulx, souffle contre souffle, où les réveils silencieux sont chers. Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort à minuit dans quelque ville en flammes, quand le Printemps repartira vers le Nord cette année, et je suis fidèle à la parole donnée : je ne manquerai pas ce rendez-vous.

Alan Seeger

Traduction Odette Raimondi Matheron
(*Alan Seeger*, éd. Payot)



Alan Seeger

Le 4 juillet 1916 (jour anniversaire de la fête nationale des Etats-Unis), sur le front de la Somme et au cours d'un combat d'avant-garde, tombait sous un feu nourri de mitrailleuses un Américain de vingt-huit ans engagé dans la Légion. Il avait déjà démontré qu'il était un grand poète, et ses vers les plus fameux, ceux de : *J'ai un rendez-vous avec la Mort*, venaient d'être publiés aux Etats-Unis dans *la Nouvelle République*. A certains critiques d'aujourd'hui, le goût de la fierté et de l'héroïsme, la fusion de la guerre, de la mort, de l'amour et de la poésie, la passion pour une certaine France éprise de liberté, éléments essentiels de la pensée, de la vie et de l'art d'Alan Seeger, semblent relever

d'un idéalisme périmé. Cependant, l'existence trop brève de ce jeune New-Yorkais qui, émoulu de l'université Harvard, avait vécu à sa guise à Paris au quartier Latin, uniquement préoccupé de philosophie, de poésie et des distractions d'un garçon de son âge, rencontrant Anna de Noailles, Zadkine, demeure cependant un sujet de méditation et à vrai dire d'admiration.

Il a, non seulement, comme Apollinaire, aimé le vieux Paris des flâneries loin des rues et des places bruyantes et agitées, la Seine et ses quais, mais aussi le Pays basque où il demeura en convalescence à l'hôpital militaire de Bayonne, puis à Biarritz dans la villa *Argizagita* (clair de lune) où l'avait invité la propriétaire, une Américaine, Mme de Bonand, amie de Mme de Chambrun et de Mme Seeger à laquelle son fils écrivit :

« Ne fut-ce pas charmant à Mme de Bonand de m'inviter ici pour ma convalescence ? C'est un endroit magnifique ; je ne pense pas qu'il en existe de plus beau à Biarritz... La vue de ma fenêtre est superbe : à droite une petite marine qui ressemble à s'y méprendre à un tableau de la baie de Naples et, derrière, une montagne semblable au Vésuve. Puis, tout autour, le reste de l'horizon n'est que la longue ligne des Pyrénées maintenant recouvertes de neige jusqu'au pied. L'air, bien sûr, est merveilleux et d'ici peu je devrais être en pleine forme. »

Pour ce légionnaire venu du Nouveau Monde, la conception de la vie et de la destinée de l'homme est marquée du sceau de la noblesse, qu'il s'agisse de ce grand amour dont on ne connaît pas l'héroïne, du départ pour la guerre considérée comme un moyen d'affirmer et de défendre les passions et les convictions qui tiennent le plus à cœur, de la mort dont Seeger disait qu'elle n'a rien de terrible après tout, et qu'elle pouvait même signifier quelque chose de plus merveilleux que la vie.

Dans sa marche volontaire vers les combats, l'auteur du *Rendez-vous avec la Mort* se montrait ardent certes, mais toujours lucide, sans forfanterie ou morbidité, et surtout sans vanité. N'écrivait-il pas :

« Alors qu'autrefois mon but était de me particulariser, ce m'est actuellement une plus grande

satisfaction de me perdre dans l'ensemble et de me sentir le plus infime engrenage de la puissante machine qui moule l'avenir du monde, quel qu'il doive être... »

Certes, Alan Seeger n'est pas le seul jeune Américain qui soit parti comme volontaire dans la Première et la Seconde Guerre mondiale, et l'on n'a pas oublié les noms de Victor-Emmanuel Chapman, d'Henry Farnsworth qui écrivait : « *Plus j'apprends à connaître la France et les Français, plus je suis heureux de leur donner un modeste coup de main* » ; de Russel Kelly, de Joyce Kilner qui disait : « *Les fous tels que moi font des vers, seul Dieu peut faire un arbre* » ; de l'aviateur Lufberg qui abattit plus de cinquante avions allemands, de Keffin Yates... Il semble bien, cependant, que ce soit Seeger, représenté comme le guide et l'inspirateur dans le monument consacré aux volontaires de l'Indépendance, qui ait le mieux montré que de même que pour être une vraie femme il faut aimer l'amour, de même pour être un homme il faut avoir le sens de l'héroïsme. Il est à noter d'une part que l'auteur de tant de beaux poèmes s'est tenu à égale distance du *mektoub* des musulmans avec qui il combattait et du *Resurgam* des chrétiens trop attachés, selon lui, au formalisme et aux rites, et d'autre part, que l'admiration pour Paris et la France et leur défense n'ont jamais signifié pour Alan Seeger la haine ou le mépris pour l'Allemagne. N'a-t-il pas écrit en effet :

« A mes yeux, la question la plus importante n'est pas d'être du côté du vainqueur, mais du côté où vont mes sympathies. Sentant qu'il ne peut y avoir de plus grande dignité pour un homme que celle de devenir l'instrument du Destin dans ces heures redoutables, j'ai rejoint spontanément le parti auquel me lient les plus grandes obligations. Mais qu'il reste bien entendu que je n'ai jamais pris les armes par esprit de haine à l'égard de l'Allemagne ou des Allemands, sinon par pur amour de la France ! La contribution de l'Allemagne à la civilisation est trop grande, et l'idéologie germanique trop conforme en général à la mienne, pour me permettre de faire chorus avec le concert de haine qui s'élève contre un peuple que franchement j'admire. Mais c'est pour que la France et, spécialement, le Paris que j'aime ne cessent pas d'être, en leur gloire et leur beauté, que je me suis engagé. »

C'est sans doute parce qu'il préférait à la philosophie abstraite l'héroïsme qui permet de faire coïncider actes et pensées, et parce qu'il préférait au saint le combattant qui cherche à se placer au-dessus de la peur et de la faiblesse, au-dessus de la vie et de la mort, qu'Alan Seeger, « *compagnon des étoiles* », grand admirateur de l'*Alastor* de Shelley, aimait la camaraderie de ceux qui vibrent et n'avait aucun goût pour les puritains et les cocoricos.

Le président J. F. Kennedy, qui, par prémonition sans doute, s'intéressa toujours aux destins fracassés, aimait beaucoup les poèmes d'Alan Seeger, et au cours de ses funérailles on récita le *Rendez-vous*.

Que serait donc la vie sans les traditions et les manifestations du souvenir ?

Tandis qu'on célèbre à grand fracas et de bien des manières le bicentenaire de l'Indépendance américaine, et aussi l'amitié franco-américaine, il est bon que dans un petit village de la Somme, à Belloy-en-Santerre, où mourut au combat un des plus grands poètes d'Amérique, une cloche de l'église, don des parents d'Alan Seeger, en annonçant au rythme des saisons les fêtes et les deuils, évoque et rappelle le sacrifice désintéressé des volontaires d'outre-Atlantique fidèles à leur « *rendez-vous avec la mort* ».

LÉON BOUSSARD